

# « IL FAUT TRAVAILLER À PARTIR DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ »

Entretien avec Jean-François Bert



Photo Félix Imhof © UNIL

**S**ociologue et historien des sciences sociales, Jean-François Bert est chercheur à l'université de Lausanne<sup>1</sup>. Pour *Arabesques*, il revient sur l'histoire des pratiques d'archivage, le rôle spécifique des bibliothèques, et sur l'intérêt nouveau suscité par l'étude de la « recherche en train de se faire ».

**On constate, particulièrement dans nos bibliothèques, un regain d'intérêt pour les « archives scientifiques ». Comment expliquer cette nouvelle appétence de la part des chercheurs ?**

Cet intérêt tient à un nouveau positionnement de ces archives dans la recherche historique. On est passé d'une réflexion qui cherche à documenter l'histoire des institutions de recherche, à une étude de la pratique scientifique. Ce basculement a été rendu possible, aussi, car les archives ne sont plus prises comme allant de soi mais sont envisagées comme le résultat d'une série de constructions, le fait de réorganisations successives, de classements, de tris, de transmissions.

**De quand date cette prise de conscience de l'intérêt des « archives scientifiques » en France ?**

C'est une succession de nouveaux questionnements historiographiques. À la fin des années 1990-début 2000, on interroge à nouveau frais le grand récit classique de la révolution scientifique moderne. On se demande alors s'il ne tient pas aux archives à notre disposition. S'ajoute, du côté des sciences sociales et de la sociologie des sciences, portée entre autres par les travaux de Bruno Latour, la focalisation sur l'idée que désormais il faut comprendre comment fonctionne « la recherche en train de se faire ». On fait alors porter le regard vers l'évolution des pratiques savantes. Au détour des années 2000-2010 apparaissent encore de nouveaux questionnements, cette fois-ci sur les compétences savantes : l'éducation de l'œil, le rôle

de la main, les techniques de mémorisation... C'est aussi la question des pratiques de l'écrit qui émerge, comme celle du rôle joué par les instruments graphiques.

**Les bibliothèques sont-elles des lieux d'archivage comme les autres ?**

Il est clair qu'il y a des différences institutionnelles entre bibliothèques et archives ; mais pour les historiens c'est aussi très clair qu'il y a et qu'il y a toujours eu des archives en bibliothèque. Faire arriver des archives dans les bibliothèques était et continue d'être une chose normale. Il existe, par ailleurs, une certaine circularité, dans les mondes savants, entre les papiers et les livres.

**Si les chercheurs ont assimilé cette séparation, parfois un peu déroutante, des fonds, que vient-on chercher dans les archives scientifiques des bibliothèques ?**

Du point de vue de l'anthropologie des pratiques savantes, la « bibliothèque » comme lieu d'archive permet certainement de mieux saisir la grande proximité qui existe, en particulier chez les savants, entre l'écrit et le livre. Certaines catégories particulières de « papiers » sont aussi plus présentes en bibliothèque, en premier les livres annotés, mais aussi les archives littéraires, les brouillons, les fichiers, etc.<sup>2</sup> Les effets de classement, les proximités inattendues, les découvertes fortuites constituent, aussi, le grand intérêt de certains fonds conservés en bibliothèque. Enfin, on peut aller en bibliothèque pour essayer de documenter des gestes, voir des styles à l'œuvre. Et c'est peut-être ça l'essentiel : comprendre l'invention d'un concept, mesurer l'implication du savant dans sa découverte, prendre conscience des chemins pris, des impasses, des routines, des opérations de manipulation, d'accumulation, de tri.

**Comment passer d'une réflexion sur l'archivage des institutions de recherche à l'archivage d'une pratique de recherche ? Finalement, qu'est-ce qu'on archive ?**

Ce déplacement demande, en premier, de dépasser le problème de la nature des documents conservés, en essayant de mettre l'accent sur les pratiques savantes : écrire, lire, bricoler, expérimenter, documenter, accumuler...

Ce déplacement est surtout une manière un peu différente de regarder les documents conservés en acceptant certaines formes de transversalité. En acceptant aussi de sortir du fantasme, encore largement présent, d'exhaustivité, que l'on trouve chez beaucoup de chercheurs qui ne pensent pas pouvoir travailler sans avoir tout trouvé ou tout lu. La numérisation, l'interopérabilité entre institutions de recherche a certainement beaucoup apporté de ce point de vue : on a pu, par exemple, avoir les deux pans d'une correspondance, ce qui est formidable. Mais beaucoup de choses des pratiques savantes ne sont jamais mises en archive : il suffit de penser à tout ce qui est de l'ordre de l'oralité.

### **Comment décrire ces collections ?**

Pour ce qui me concerne, je cherche souvent à penser contre les inventaires en essayant de faire sauter les grandes catégorisations existantes. On doit certes mettre en contexte, mais on doit aussi pouvoir sauter d'un fonds à l'autre, mettre le document en rapport avec d'autres massifs archivistiques, d'autres périodes historiques. Il faut savoir verser dans le comparatisme.

Il faut, de ce point de vue, savoir profiter de toutes les potentialités offertes par le numérique. On peut prendre l'exemple de plusieurs projets menés actuellement en France ou en Allemagne, autour des fiches de Michel Foucault, de Roland Barthes ou du sociologue Niklas Luhmann. Les fiches, après numérisation, peuvent être mises en relation afin de montrer comment elles forment un véritable écosystème<sup>3</sup>. Ces archives du travail savant ne sont plus seulement un objet patrimonial, mais aussi une donnée à nouveau mobilisable et utilisable pour des recherches en cours.

### **Dans le domaine de la collecte, y a-t-il une différence entre SHS et sciences « dures » ?**

Les sciences humaines sont peut-être et depuis plus longtemps intéressées par leur propre passé, elles ont de ce point de vue une pratique de l'archive plus explicite. Mais elles sont aussi plus sélectives car elles sont encore marquées par le prestige des auteurs. Dans les SHS, il y a d'ailleurs un phénomène plus fort de monétisation des fonds, il suffit de penser à Derrida ou encore Foucault, qui s'explique par le marché des autographes scientifiques ou savants. Dans les sciences dures, en revanche, et parce qu'il s'agit de territoires où l'innovation et le progrès priment sur le recours aux formes anciennes de connaissance, on est davantage sensible aux objets scientifiques. C'est vers les musées qu'il faut se tourner et qui détiennent, outre des objets et des instruments, des fonds d'archives. Mais là encore se pose une question qui traverse les institutions de conservation : comment présenter une « science en marche » sans trahir sa mémoire ?

### **Si les archives voient leur valeur monétaire reconnue, existe-t-il un risque de concurrence pour leur collecte ?**

Cet intérêt peut entraîner des effets de rétention. Mais je crois que le problème est ailleurs. Les chercheurs se voient souvent sollicités par des acteurs divers pour

verser leurs archives. Les discours tenus sont parfois très différents, ce qui suscite de la suspicion. Il y a aussi, pour les chercheurs plus âgés, une inquiétude liée au numérique et à l'usage de leurs documents ; ils craignent bien souvent qu'on ne jette leurs papiers après les avoir numérisés. Enfin, et c'est un autre point qui explique de nombreuses crispations, il y a toujours des tensions sur le statut administratif de ces archives, entre public et privé. Le flou l'emporte souvent et les décisions concernant certains fonds se bricolent en fonction de la nature du fonds et de l'usage qui est fait des documents.

Mais il y a a contrario des exemples très réussis quand, par exemple, la collecte et le dépôt ont été faits de manière collaborative, avec une incitation institutionnelle qui ne se résume pas à une réaction, souvent tardive, à un départ en retraite ou à la fin de l'activité d'un laboratoire de recherche.

### **Aujourd'hui, les pratiques de recherche sont essentiellement immatérielles. Comment patrimonialiser ces pratiques ?**

C'est une question intéressante, qui croise les interrogations portées par les humanités numériques. Je vais prendre l'exemple des travaux menés par Simon Dumas Primbault qui étudie comment les chercheurs utilisent les plateformes mises à leur disposition en montrant comment ces derniers essaient d'échapper aux modes de recherche contraints qui leur sont proposés<sup>4</sup>.

### **Au regard de votre expérience, quel est le meilleur terme pour désigner ces « archives » ?**

Archives scientifiques, archives de la recherche, archives savantes, archives des sciences... Il faut en tout cas réussir à questionner ces gisements au-delà de ce que l'on fait maintenant en essayant, peut-être, de croiser les différentes logiques qui soutiennent la sauvegarde : une logique archivistique (de classement et de communication), une logique historique (histoire des pratiques scientifiques) et une logique de valorisation des données. Il faut travailler à partir de l'hétérogénéité.

Propos recueillis par JULIE LAUVERNIER et CLÉMENT OURY

UNIL | Université de Lausanne

[1] Voir notamment ses ouvrages : *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?* (OpenEdition Press, 2014) et *Voir les savoirs. Lieux, objets et gestes de la science* (avec Jérôme Lamy, Anamosa, 2021).

[2] Voir en particulier le récent travail mené par Emmanuelle Chapron et Fabienne Henryot : <https://books.openedition.org/enseditions/44474?lang=fr>

[3] <http://lbf-ehess.ens-lyon.fr> pour Foucault ; <https://niklas-luhmann-archiv.de> pour Luhmann.

[4] C'est le projet « Naviguer le savoir à l'ère numérique. Une étude des pratiques de navigation sur Gallica et OpenEdition ». <https://leo.hypotheses.org/19766>